

**RISQUER L'INATTENDU DE LA PERSONNE
QUELQUES REPERES SUR LA « PERSONNE HUMAINE »**

Alain THOMASSET, sj

CERAS, Centre Sèvres

Pour approfondir et poursuivre la démarche que vous avez entreprise avec les assises de l'enseignement catholique, je vous invite à une réflexion un peu fondamentale de type philosophique et théologique. Il s'agit de se donner des instruments pour penser aujourd'hui ce qu'est la personne humaine, en particulier dans sa relation aux autres et son développement progressif.

Cette réflexion fondamentale ne vous éloignera pas trop de votre pratique car je pense qu'une telle réflexion implique et suppose des comportements et des attitudes spécifiques pour les éducateurs. Pour le dire en un mot on éduque les jeunes et on forme les adultes à la mesure de l'idée de l'homme que l'on porte en soi et que l'on voit à l'œuvre en eux.

1) Des convictions enracinées dans la foi chrétienne

Nos manières de concevoir la personne humaine et sa mise en relation avec les autres s'enracinent dans notre tradition chrétienne :

• L'homme est créé à l'image de Dieu :

- La dignité de la personne, donnée de manière irréversible

Avant d'être une déclaration anthropologique, dire que la personne humaine est à l'image de Dieu est d'abord une **déclaration théologique**. Cela signifie que dire quelque chose à propos de notre relation à Dieu a des implications sur ce que veut dire être humain. La personne humaine ne peut pas être comprise de manière satisfaisante en dehors de sa relation à Dieu. (Cf. *Texte joint de Gaudium et Spes n°12, n° 27*)

Quelque soit l'état de la personne, la Bible affirme que l'image de Dieu est **irréversible** en elle. L'image de Dieu dit que nous partageons une même condition humaine qui a une fin commune nommée Dieu. Une telle déclaration a pour effet de pouvoir appuyer la revendication **des droits** humains et la reconnaissance de la dignité humaine fondamentale sur ce fondement théologique.

- indépendante des accomplissements humains

Elle dit aussi que la dignité humaine **ne dépend pas en définitive des accomplissements humains** ou de ses capacités mais de l'amour de Dieu. Comme si l'humanité correspondait à l'image idéale qu'on s'en fait. Il y a aujourd'hui un vrai danger de définir un « humainement correct » qui ait pour effet d'exclure une partie non négligeable de l'humanité de la définition de « personne humaine », en justifiant par exemple des pratiques de sélection génétique, d'euthanasie, d'infanticide (Sloterdijk). Certaines anthropologies aujourd'hui considèrent que des animaux peuvent être des personnes tandis que certains humains ne le sont pas, ayant perdu ou n'ayant pas encore acquis la rationalité ou la conscience de soi, la capacité de communiquer (P. Singer). Dire que la dignité de la personne n'est pas dépendante des critères de l'humainement correct, a des conséquences dans la lutte contre l'avortement, dans la défense des droits des handicapés mentaux, dans la défense des soins donnés aux personnes grabataires mais aussi dans la réflexion sur les sujets de la **justice** économique et sociale pour une non-discrimination selon les races ou les capacités. Dans le débat sur l'euthanasie par exemple, certains des arguments utilisés consistent à considérer le fait qu'une personne ne puisse plus communiquer comme étant le signe d'une vie qui n'est plus digne d'être vécue, ce qui signifie qu'elles ont quitté la condition humaine. Nous ne pouvons jamais considérer de la sorte qu'une personne humaine n'est plus humaine.

- égalité foncière des êtres humains

Les implications de notre foi en l'être humain créé à l'image de Dieu s'étendent à d'autres notions, par exemple **l'égalité fondamentale** de tous les êtres humains. Cette conviction est renforcée par le fait qu'en Jésus-Christ, Dieu a pris visage humain. Le fait que Dieu égale son être à celui de l'être humain en Jésus-Christ, constitue le fondement pour l'égalité de tous les êtres humains entre eux. Cette notion dessine un contre programme général face aux tendances naturalistes de la personne qui tend à dresser des inégalités.

• L'homme à l'image d'un Dieu Trinité :

- une compréhension communautaire de l'humain

D'autres convictions centrales de la foi chrétienne peuvent être utilisés dans une perspective personnaliste. La croyance que « **Dieu est amour** » (1 Jean 4,8, 16-), et qu'il est un Dieu trinitaire apporte une lumière sur le sens de l'être humain. Dieu Père est celui qui donne éternellement son amour, Dieu le fils est celui qui reçoit l'amour, et le don de l'amour qui unit les deux comme esprit. Une telle foi implique que l'être humain est **capable de se donner lui-même**. La personne humaine est cette partie de la création qui est capable d'une reconnaissance gratuite de l'amour gratuit de Dieu en se donnant lui-même en retour, à l'image du Christ.

La doctrine de la Trinité implique aussi une **compréhension communautaire** de l'être humain. Personne n'existe par lui-même mais seulement en relation avec les autres. (cf. *Texte joint de Gaudium et Spes, n°24*). L'individu et la communauté coexistent. Une plus grande **participation** dans la communauté humaine élargit donc l'humanité de chaque personne tandis que l'échec dans l'établissement de la communauté diminue l'humanité de tous.

- la gratuité, l'échange du donner et du recevoir

À partir de cette perspective trinitaire, la dynamique fondamentale de la morale personnaliste est la dynamique du **donner et recevoir l'amour**. Le grand commandement « comme je vous ai aimé ainsi vous devez vous aimer les uns les autres » en porte le reflet.

Être à l'image du Dieu trinité dit aussi un appel à vivre pleinement **les dons** que nous avons reçus en les mettant en oeuvre pour nous-mêmes et autour de nous. La parabole des talents va dans ce sens. Une morale personnaliste avec une fondation théologique dans l'image de Dieu, se demande : avons-nous accepté les dons que nous avons reçus et les avons-nous bien utilisés pour contribuer à des relations positives, donneuses de vie et pour le développement de l'environnement humain ? Les implications éthiques de cette vision de la personne humaine comme image de Dieu a quelque chose à voir avec la **qualité de nos relations** et avec la manière dont nos actions construisent ou détruisent le réseau de relation qui fait la vie humaine.

- **L'événement de Pâques et l'histoire des hommes : vie et mort, souffrance et espérance**

Une autre implication de la foi concerne la **nouvelle qualité de l'histoire** inaugurée par l'événement de Pâques. Puisque Dieu se révèle lui-même dans un événement historique et qu'il partage avec le peuple une signification indestructible, aucun événement historique ne peut échapper au fait d'acquérir une nouvelle dimension de signification. En particulier la **réalité de la mort** n'est plus comprise comme une catastrophe irrévocable que la personne doit éviter à tout prix, elle devient le voyage à faire vers la vie éternelle. Pour cette raison, chaque situation de souffrance se tient dans un horizon de compréhension définie par l'événement de Pâques. Le croyant ne peut être totalement sans espérance même en face de la limite finale de la mort. (cf. euthanasie). Il y a une différence entre la douleur de perdre un être que nous aimons et la tristesse qui serait de demeurer sans espérance. Face à la mort, comme croyants, nous pouvons être à la fois dans la douleur d'une perte et dans la joie de savoir que cet personne a rejoint le Père.

2) « L'homme capable » selon Paul Ricœur : les capacités qui doivent se développer pour devenir une personne libre, responsable, solidaire.¹

La description d'une personne dotée de capacités d'entrer en relation avec d'autres se divise en deux : il y a d'une part **les éléments d'idéal**, de projet, de visée que l'on cherche à atteindre (autonomie, liberté, solidarité) qui sont des éléments fondamentaux communs à tout homme et d'autre part **les fragilités** dont ces capacités sont frappées du fait de leur difficile mise en oeuvre dans un contexte et une société donnés. Le fondamental et l'historique, la visée et sa mise en oeuvre pratique sont concrètement liés entre eux. Parler en termes de capacités, c'est parler en terme de pouvoirs, de puissance d'action et de relation : **l'être humain s'affirme dans son autonomie et sa liberté par un certain nombre de pouvoirs** : pouvoir dire, pouvoir agir, pouvoir rassembler sa vie dans une récit qui donne sens, pouvoir assumer une responsabilité. En même temps **ces capacités sont menacées**, d'une part à cause des difficultés à les mettre en oeuvre : il est des pouvoirs qui sont frappées d'incapacités de base (par exemple physiques), mais aussi parce que les capacités ne peuvent pas être l'objet d'une preuve, elle ne peuvent que **s'affirmer, s'attester**. Nos capacités d'agir ne peuvent recevoir confirmation que de leur exercice et de l'approbation d'autrui. Il y a dans cette épreuve des capacités à acquérir un enjeu d'estime de soi. C'est à travers l'épreuve réussie de ces pouvoirs que l'homme se reconnaît lui-même comme humain. Et en même temps le soupçon qui s'attache à chaque capacité ne peut être surmonté que par le sursaut d'une confiance

¹ Je m'inspire ici du grand livre de Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990 qui est une sorte d'anthropologie du sujet selon des capacités humaines toujours à la fois reçues et à développer.

que les autres contribuent grandement à soutenir, voire à révéler. Croire que je peux c'est déjà être capable, mais ce croire a besoin de l'autre, l'éducateur en particulier.

Chaque pouvoir, chaque capacité présente donc des figures correspondantes de fragilité et aussi des modes correspondants de reconnaissance par l'autre. L'enjeu est de bien comprendre que le croire pouvoir fait partie du pouvoir lui-même. Il y a une dimension réflexive à toute capacité.

• La capacité de parler et les vulnérabilités de la parole

La capacité de parler est essentielle. On découvre combien cette capacité est fondamentale pour lutter contre la violence. Pour un philosophe comme Eric Weil, le discours est ce qui **s'oppose à la violence** : entrer dans l'univers de la parole c'est déjà accepter les règles de l'argumentation, du débat, de l'explication et non plus du geste qui veut imposer sa force. Pourvoir dire « je » c'est déjà pouvoir se reconnaître comme sujet d'un discours, d'une phrase, se reconnaître comme agent d'un verbe. **Une première assise de l'estime de soi** est posée à cet endroit. En même temps, dire « je » suppose de s'adresser à quelqu'un à qui je dis « tu ». Tout discours est une adresse ou une réponse à quelqu'un d'autre qui lui aussi peut dire « je ». Le discours me fait entrer dans le monde la relation à l'autre, dans une reconnaissance de l'autre comme sujet. Dire « je vais te casser la gueule à la récré » c'est déjà tout autre chose que de lui envoyer son poing dans la figure. Pour l'enfant devenir un être parlant, c'est quitter le cocon et le risque de fusion avec sa mère, pour entrer en relation avec d'autres.

En même temps, cette capacité est **toujours menacée, limitée** : nulle parole ne saurait rendre compte complètement de l'expérience ressentie ou de la pensée, nulle parole n'est jamais complètement adéquate, elle se cherche toujours, elle **échappe partiellement à notre contrôle**, comme le montre les lapsus, les malentendus, les limites de la langue en général à rendre compte des choses. Par ailleurs, au-delà de cette limitation fondamentale il y a des limitations culturelles, acquises qui donnent à penser. Les limites dues à la maîtrise de la langue (parce qu'on a des problèmes d'articulation, de dyslexie, ou de manque de vocabulaire) avec des causes sociales ou culturelles entrent en ligne de compte. Mais ces handicaps peuvent être redoublés par **le doute foncier que l'enfant ou le jeune porte sur sa capacité de parler, voire triplé par le manque de d'approbation**, de sanction, de confiance apporté par autrui à ce pouvoir dire propre. Il est des jeunes qui ne croient pas qu'il soient capables de parler, ou que leur parole vaut la peine d'être entendue. Se croire incapable de parler c'est déjà être un infirme du langage et en quelque sorte excommunié de la communication. Il faut parfois beaucoup de temps et des circonstances particulières pour que cette croyance prenne corps. L'école joue ici un grand rôle. Mais ce sont parfois dans des activités para-scolaires (des groupes, des associations) que des jeunes réalisent que leur parole méritent d'être entendue. **Avoir une oreille attentive** à chacun et considérer la parole de chacun comme valide, quelles que soient ses performances en terme de communication, est donc essentiel dans la possibilité de développer cette capacité.

• La capacité de faire et les fragilités dans la puissance d'agir

Poursuivons notre parcours par le pouvoir-faire. Il s'agit d'une capacité qui se différencie de la précédente parce qu'elle s'exerce dans le **domaine de l'agir**. Le langage est déjà en quelque sorte une action, car toute parole possède une dimension qui produit un effet sur son interlocuteur (peur, joie, compréhension, ...) ou signifie un engagement de la personne (je te promets...). Mais le domaine de l'agir possède sa particularité en ce qu'il met en évidence le **pouvoir proprement humain de poser des actes intentionnels**, c'est-à-dire selon des raisons propres et en vue d'un résultat escompté. Bref l'agir humain est cette capacité extraordinaire de créer par son **initiative** des changements dans le

monde. Kant dirait que c'est le propre de la liberté de pouvoir commencer une série d'événements sans cause naturelle précédente. J'ouvre cette fenêtre pour aérer la pièce, en vue de rafraîchir ce malade, etc. Par cette puissance, non seulement je suis capable de me désigner moi-même comme locuteur d'un discours, mais je peux me désigner moi-même comme agent de mon action. Telle action, telle intervention est due à mon initiative, j'en suis **la cause, bien plus l'auteur**. Par ailleurs, grâce à ce pouvoir, je réalise que mon action se déroule au sein d'une **interaction avec d'autres**. Mon action peut-être une collaboration avec d'autres, une compétition, une confrontation. Mon pouvoir d'agir est aussi un pouvoir sur l'autre. Réciproquement, je réalise que je suis l'objet du pouvoir d'autrui. La personne humaine se découvre non seulement agissante mais aussi souffrante, et potentiellement exerçant une souffrance sur autrui. La dimension éthique pointe déjà à ce niveau où la règle d'or va venir réguler ce pouvoir : « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te soit fait ».

A ce niveau, les fragilités de la puissance d'agir sont aussi multiples : aux **fragilités d'ordre physique** (maladie, infirmité, vieillesse) s'ajoute le **doute foncier** sur sa capacité d'action. De même qu'on peut douter de la validité de sa parole, de même peut-on douter fondamentalement de sa capacité à provoquer quelque changement que ce soit. « Je suis bon à rien », « je ne sais rien faire », sont des phrases qu'on peut entendre dans la bouche des jeunes et parfois des moins jeunes. Ce doute peut d'autant plus s'insinuer que notre société est devenue plus consciente des multiples **contraintes qui pèsent** sur notre action : les manipulations dont nous sommes l'objet font passer nos choix pour des illusions. Les diverses formes d'influences, de pouvoirs renforcent le sentiment d'une privation de puissance. Et j'en arrive parfois à me demande si l'omniprésence du mot force ou puissance dans le langage des jeunes ne recèle pas un sentiment profond d'impuissance et de fragilité. « DDF en force », « PSG en force », etc. ne veulent-ils pas dire : « nous sommes coincés dans la cité » ?

Tout ce que l'éducateur pourra faire pour **éveiller la conscience de ce pouvoir faire** favorisera la possibilité d'assurer la confiance en soi, socle de toute relation. Les pratiques de relecture d'expérience, les sorties, la mise en évidence des acquis peuvent aider à cette prise de conscience fondamentale. L'éducateur peut être cette **mémoire révélatrice** d'un progrès, mettant en évidence une initiative qui rendra plus crédible le pouvoir d'action sur lequel le jeune doit pouvoir s'appuyer.

- **La capacité de rassembler son existence dans un récit et les difficultés de l'identité personnelle**

J'aborde maintenant une troisième capacité, souvent méconnue mais d'autant plus essentielle aujourd'hui qu'elle me paraît menacée. Il s'agit de la capacité de saisir sa vie sous la cohérence d'un récit. Cette puissance est **nécessaire à la construction de son identité**. Lorsqu'on parle d'identité, il est deux manières de la concevoir. Soit on parle de la permanence dans le temps **d'une chose immuable**, soit nous considérons le paradoxe d'un être qui se **maintient, notamment dans sa parole, en dépit des variations** et des changements qu'il expérimente dans son existence. La première manière de concevoir l'identité s'applique par exemple à la permanence de notre code génétique, de nos empreintes digitales, voire de notre caractère. Nous restons dans le même : du bambin au vieil homme, c'est une même personne qui se montre au cours d'un développement, comme le gland et le chêne sont un même arbre. Mais, au-delà de cet aspect physique ou physiologique, lorsqu'on envisage la variabilité de nos sentiments, de nos croyances ou de nos désirs au cours de notre histoire, cette manière de concevoir l'identité ne rend pas compte de ce que nous sommes. Pourtant en dépit des changements, nous devons pouvoir identifier la même personne car nous attendons d'autrui par exemple qu'il tienne sa parole, qu'il réponde de ses actes comme étant bien le même qui hier a agi qui aujourd'hui doit rendre des comptes et qui demain en portera les conséquences. Il faut

parler ici **d'ipséité plutôt que de mêmeté**. L'identité d'une personne ne peut être réduite à la permanence d'une substance, d'une chose, car son identité a une forte dimension de conscience de soi. L'identité d'une personne doit pouvoir articuler ensemble la permanence et le changement. Pour le dire brièvement, c'est **l'art du récit qui permet de réaliser cette articulation**. L'identité narrative est l'identité du personnage qui est mis en intrigue en même temps que l'histoire racontée. Le propre d'une intrigue narrative est en effet de pouvoir rassembler dans un tout cohérent la série des circonstances, des péripéties, des événements, et des actions des personnages d'un récit. Lorsque je veux vous dire qui je suis, je vous raconte une histoire : je suis né à tel endroit, à telle date, j'ai fait mes études dans telle école, mes parents ont déménagé, etc. « Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage ».²

La capacité de rassembler sa vie dans la **cohérence d'un récit**, sous l'unité signifiante d'une histoire est donc essentielle aujourd'hui à la construction des identités, ceci d'autant plus que les identités contemporaines ne peuvent plus être comprises comme des données invariantes déterminées de l'extérieur par les appartenances ou les traditions.

La capacité à faire des récits est fragilisée par les confusions qui tiennent à la **difficulté de se situer face au temps** et son côté menaçant. On voit parfois la revendication d'identité perdre son aspect narratif, et donc historique, lorsqu'elle prétend à une sorte d'immutabilité, de fixité dans le temps. On songe, par exemple, aux manipulations idéologiques des partis d'extrême droite ou des nationalismes exacerbés qui prétendent revenir à « la France de toujours », à « l'identité chrétienne » de l'Occident, aux identités ethniques ou religieuses absolutisées... Mais on constate aussi, à l'inverse, une impuissance à s'attribuer une identité quelconque, faute d'avoir acquis la maîtrise de faire un récit de sa vie. Les romans contemporains sont instructifs à ce sujet qui décrivent des individus en quête d'eux-mêmes à travers des récits qui n'arrivent pas à se clore : l'individu semble se dissoudre dans les circonstances diverses qu'il traverse au jour le jour sans pouvoir trouver sa consistance.

Par ailleurs, acquérir la capacité de rassembler sa vie dans une unité signifiante, **suppose d'en parler à d'autres** qui sollicitent votre histoire, cela suppose également d'entendre des autres une autre manière de faire ce récit. **Cette compétence s'apprend** : les éducateurs ont pour tâche d'aider les jeunes à découvrir dans leur existence les cohérences, les lignes de sens au sein de leur histoire personnelle mais aussi familiale ou communautaire. Nous devons accepter que cette identité se construise peu à peu et qu'elle soit par nature toujours à reprendre. Notre vie se construit dans la relation aux autres. En même temps, l'idée d'identité narrative rend bien compte du fait que **chaque personne est unique, insubstituable**. Les souvenirs qui alimentent mon histoire sont par nature intransférables d'une mémoire à une autre. L'identité d'une personne et son autonomie se construisent ainsi entre ces deux aspects nécessaires : d'une part la revendication de singularité, **d'autre part la revendication de l'altérité qui s'exprime sous forme de modèles**, de lois, de pression sociale inévitable et structurante mais aussi parfois répressive. L'éducation conduit une négociation permanente entre ces deux pôles : l'individu et la règle. La construction de l'identité montre bien cela puisque à la fois nous nous identifions nous-mêmes comme celui qui parle, qui agit, qui se souvient... mais en même temps nous avons besoin de nous identifier à d'autres, à des héros, des personnages emblématiques, des modèles, des maîtres, des règles...

² P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p. 175.

- **La capacité de devenir responsable, de soumettre son action aux exigences d'un ordre symbolique**

J'en arrive à la capacité de devenir responsable qui est en quelque sorte le sommet de la construction de soi dans notre rapport aux autres. Cette capacité trouve son expression la plus appropriée dans la **notion d'imputabilité**. Imputer une action c'est d'abord mettre sur le compte de quelqu'un, et mettre sur son compte une action considérée comme blâmable ou louable au regard d'une loi. L'idée de compte suggère qu'être responsable signifie d'abord répondre de ses actes, admettre qu'il sont portés à mon compte. Mais cette autodésignation a un caractère éthique qui dépasse la simple description. A l'idée précédente d'attribution d'une action à un agent, l'imputabilité ajoute celle de **porter les conséquences de ses actes**, en particulier ceux qui sont dommageables à autrui. La responsabilité qui fait de moi l'auteur véritable de mes actes est donc mise en face d'une loi ou d'une obligation qui juge des actes commis, mais aussi **en face de l'autre** qui subit mes actions. La responsabilité n'est pas la simple infraction juridique à une règle, elle est la conscience morale qui prend en compte la vulnérabilité de l'autre.

L'homme autonome dit Kant c'est celui qui se donne à lui-même une loi, non pas une loi extérieure mais une loi que le sujet reconnaît comme l'obligeant. Or ce que Kant pose comme une opération déjà là, « je découvre en moi une loi morale qui m'oblige » est aujourd'hui l'objet de beaucoup de fragilités et de difficultés.

En termes d'expérience, on peut dire ce lien porte sur **la capacité de soumettre notre action aux exigences d'un ordre symbolique**. Le terme **symbolique** cherche à rendre compte d'un **vaste ensemble** de notions qui figurent et enrichissent l'idée d'obligation : impératifs, injonctions, mais aussi récits, coutumes, vies de héros, sentiments moraux, etc. Le symbolique rappelle aussi que ces figures qui obligent sont des signes de reconnaissance entre les membres d'une communauté. Quant à la notion **d'ordre** dans l'expression ordre symbolique, elle recouvre le **statut d'autorité** qui s'applique aux termes évoqués précédemment (obligations, récits, héros, sentiments). L'autorité implique une antécédence : l'ordre nous précède ; elle exprime une supériorité : cela vaut mieux que notre désir individuel ; enfin, elle apparaît d'abord comme extérieure même si elle doit ensuite être intériorisée.

La notion d'ordre symbolique rend bien compte de la difficulté actuelle du **lien entre le soi et la norme**. Avant de penser à l'ordre des lois, il peut s'agir ici du système éducatif et du cadre référentiel qu'il constitue : des valeurs, des règles, des manières de faire et de vivre, un savoir à acquérir, etc. il faut penser **au sens partagé et aux règles de reconnaissance** que cet ordre implique. Or il y a pour beaucoup (et notamment les exclus de notre système socio-politique) une grande difficulté à comprendre le sens et la nécessité de soumettre son action aux exigences d'un tel ordre symbolique. **La crise de l'autorité** est multiple : moindre sensibilité à l'obligation, perte de pertinence des récits fondateurs, moindre séduction des figures de héros de la vie morale, confusion des sentiments moraux, etc. La perte de crédibilité des sources traditionnelles d'autorité est un constat qui fragile la tâche des éducateurs, mais les ressources de la notion d'ordre symbolique fournissent quelques éléments de reconstruction qui ouvrent de nouvelles possibilités.

D'abord, il appartient à un **ordre symbolique d'être partagé**. Cela veut dire que les symboles, les valeurs d'un ordre symbolique relèvent d'une compréhension partagée. Entrer dans un ordre symbolique c'est être capable d'entrer dans la sphère de la reconnaissance des humains les uns avec les autres, de s'inscrire dans un nous, un ensemble qui distribue les traits d'autorité.

Par ailleurs, nous sommes capables, en tant qu'êtres humains, **d'adopter deux points de vue** : le point de vue de nos **intérêts personnels** et le point de vue supérieur qui nous permet d'adopter en imagination la perspective de l'autre et de dire « toute autre vie vaut autant que la mienne ». C'est le principe **d'impartialité**.

En pratique, cet effort moral qui consiste à échapper à la pure considération de son intérêt ou de son sentiment est à placer à l'intersection des deux pratiques précédentes : l'entrée dans un ordre symbolique suppose une juste distance entre des points de vue singuliers sur le front d'une compréhension partagée. Au plan éducatif cela veut dire, je crois, se donner la **possibilité de réinstaurer la règle avec les jeunes**, en la réinscrivant sur le fond d'un désir partagé : vouloir bien vivre avec et pour les autres, dans des institutions justes. Cela veut dire aussi sans doute, mettre en œuvre une **sagesse pratique** qui prend en compte la spécificité des cas et des circonstances plutôt que de vouloir à tout prix des règles qui s'appliqueraient de manière systématique. Il n'est à mon sens pas de meilleur moyen de saper l'autorité de la loi. Nous avons à faire aimer la loi, en lui redonnant sens mais aussi en montrant à la faveur de son application, qu'elle rejoint le chemin d'humanisation de chaque personne. Enfin n'oublions pas que si l'enjeu est de rendre la loi aimable, il n'est pas d'autre moyen que de donner à voir en ce que nous concerne des personnes qui y prennent plaisir et sens et qui invitent par leur existence à en faire l'expérience.

- **La mémoire et la promesse, capacités de se rapporter au temps passé et futur et de se rapporter à autrui**

Pour terminer ce panorama des capacités qui permettent à l'individu de se reconnaître comme humain en relation avec d'autres, je voudrais brièvement aborder deux facultés transversales à tout le cycle des capacités : la mémoire et la promesse.

La **mémoire** tournée vers le passé est un processus indispensable à l'ensemble de la **réflexivité mise en œuvre dans la reconnaissance de soi** au cours du cycle des capacités. La mémoire permet l'identification des actes et des paroles que je peux m'attribuer et dont je peux alors tisser l'histoire et en devenir responsable. En même temps, la mémoire est menacée par l'oubli, parfois tragique lorsqu'il est pathologique car l'identification de la personne par elle-même devient problématique.

Mais la mémoire est à penser avec le pouvoir de **promettre**. Tournée quant à elle vers le futur, la promesse est une capacité **hautement morale**. Pouvoir promettre c'est s'engager aujourd'hui vis-à-vis de quelqu'un à faire quelque chose. La promesse pour Nietzsche est ce qu'il de plus propre à l'humain, c'est **le désir de maintenir sa parole**, en dépit des variations de circonstance, d'humeur ou de croyance. Ce maintien de soi dans la promesse est sans doute l'une des plus belles figures du sujet (de l'ipséité) dont l'identité n'est pas réductible à celle d'un objet. La promesse dont la vulnérabilité réside dans la possibilité de trahir sa parole, met en lumière l'importance de la **confiance et de la sollicitude pour autrui** dans la vie sociale.. « De toi me dit l'autre, « j'attends que tu tiennes ta parole », à toi je réponds ; « tu peux compter sur moi » (cf. *Soi-même comme un autre*, p. 312). Voilà la formule ramassée d'une phénoménologie de la promesse. Défendre la promesse c'est défendre le langage et en fin de compte toute institution. Car la force de l'engagement de toute promesse provient de la promesse plus fondamentale qui consiste à tenir sa parole en toute circonstance. Pour pouvoir promettre il faut **avoir été soi-même sujet d'une promesse**, avoir expérimenté sa force et son bonheur. C'est parce que nous sommes suet d'une **confiance venue d'un autre** que nous pouvons à notre tour faire confiance, croire à la promesse et promettre à notre tour. Mais ceci reste de l'ordre d'une croyance qui, comme toutes les capacités, ne peut se prouver mais ne peut que s'attester. On en peut qu'en témoigner. Les éducateurs dirai-je en conclusion sont par nature porteur de promesse.

Conclusion : retour sur le rôle des éducateurs

L'éducateur est un **transmetteur et un éveilleur**. Il n'est pas d'humanité sans éducation. La poursuite d'une humanité, la création d'une vie humaine entre les hommes et

l'humanisation de chacun, suppose d'accueillir les nouvelles générations et de les **aider à entrer dans un monde humain déjà là avant eux**. « Le monde est vieux, toujours plus vieux que les enfants, le fait d'apprendre est inévitablement tourné vers le passé », disait Hannah Arendt. En respectant l'originalité radicale de tout enfant, éduquer consiste à le faire entrer dans l'influence d'un héritage et d'une culture. Nul ne peut grandir sans **l'appui d'une loi**. L'humain à sa naissance est un être inachevé et la violence qui l'habite demande d'être orientée. L'entrée dans le monde des hommes passe par cette double transmission de la culture et de la loi, fondatrice de toute liberté. La véritable autorité « autorise » à grandir.

Mais si l'éducateur est porteur de tradition, au beau sens du mot, c'est également et peut-être avant tout **parce qu'il est porteur de promesse**. La relation éducative, pour les parents, les enseignants ou les éducateurs, ne peut tenir que si elle se fonde sur une attitude inconditionnelle de **confiance** : nul ne peut éduquer s'il désespère de l'autre. Cette confiance nous l'avons vu est nécessaire pour faire advenir le sujet à lui-même, pour que les diverses capacités puissent être crues et puisse se développer. Pas de pouvoir de parole sans oreille qui écoute, pas de pouvoir faire sans perception de l'initiative, pas de possibilité de devenir responsable sans apprentissage du récit et sans témoins de la bonté de la loi pour grandir. L'éducateur est porteur d'une promesse sur laquelle le jeune s'appuie sans toujours le savoir consciemment. Au-delà de tout constat - celui parfois de la violence, ou d'une incapacité apparente d'accéder au monde des adultes-, l'éducateur reste animé de cette conviction **qu'une liberté peut jaillir** du désordre, de l'apathie ou du dégoût qu'il peut observer. Il est en attente de cet avènement mystérieux, fin de toute éducation, où la loi et la culture ne s'imposeront plus comme de l'extérieur mais où le petit d'homme **engagera lui-même** sa propre destinée à partir d'une source toute intérieure.

Alors la relation asymétrique de l'éducation laisse apparaître une relation symétrique, aussi fondamentale, de **fraternité et d'amitié**. Transmetteur de la loi et de la culture, tout éducateur est porteur de cette utopie : aider les hommes à trouver librement un sens et une orientation à leur existence. On peut éduquer à être libre et à remplir sa tâche d'humain. Cette dimension de toute tâche éducative est une dimension proprement spirituelle, elle est la promesse cachée sous la loi de la transmission. Pour les chrétiens, elle est le reflet de cette liberté inscrite au cœur de chacun par Celui que St Augustin appelait le « Maître intérieur ».

Paris, SGEC, 5 avril 2005

Extraits sur la personne humaine et sa dignité Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*

L'homme à l'image de Dieu

12 Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point: tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet.

Mais qu'est-ce que l'homme ? Sur lui-même, il a proposé et propose encore des opinions multiples, diverses et mêmes opposées, suivant lesquelles, souvent, ou bien il s'exalte lui-même comme une norme absolue, ou bien il se rabaisse jusqu'au désespoir: d'où ses doutes et ses angoisses. Ces difficultés, l'Eglise les ressent à fond, instruite par la Révélation divine, elle peut y apporter une réponse, où se trouve dessinée la condition véritable de l'homme, où sont mises au clair ses faiblesses, mais où peuvent en même temps être justement reconnues sa dignité et sa vocation.

La Bible, en effet, enseigne que l'homme a été créé "à l'image de Dieu", capable de connaître et d'aimer son Créateur, qu'il a été constitué seigneur de toutes les créatures terrestres (cf. *Gn 1,26; Sg 2,23*) pour les dominer et pour s'en servir, en glorifiant Dieu (cf. *Si 17,3-10*). "Qu'est-ce donc l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? ou le fils de l'homme pour que tu te soucies de lui ? A peine le fis-tu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et de splendeur: tu l'établis sur l'œuvre de tes mains, tout fut mis par toi sous ses pieds" (*Ps 8,5-7*).

Mais Dieu n'a pas créé l'homme solitaire: dès l'origine, "il les créa homme et femme" (*Gn 1,27*). Cette société de l'homme et de la femme est l'expression première de la communion des personnes. Car l'homme, de par sa nature profonde, est un être social, et, sans relations avec autrui, il ne peut vivre ni épanouir ses qualités. C'est pourquoi Dieu, lisons-nous encore dans la Bible, "regarda tout ce qu'il avait fait et le jugea très bon" (*Gn 1,31*).

Caractère communautaire de la vocation humaine dans le plan de Dieu

24 Dieu, qui veille paternellement sur tous, a voulu que tous les hommes constituent une seule famille et se traitent mutuellement comme des frères. Tous, en effet, ont été créés à l'image de Dieu, "qui a fait habiter sur toute la face de la terre tout le genre humain issu d'un principe unique" (*Ac 17,26*), et tous sont appelés à une seule et même fin, qui est Dieu lui-même.

A cause de cela, l'amour de Dieu et du prochain est le premier et le plus grand commandement. L'Écriture, pour sa part, enseigne que l'amour de Dieu est inséparable de l'amour du prochain: "... tout autre commandement se résume en cette parole: tu aimeras le prochain comme toi-même ... La charité est donc la loi dans sa plénitude" (*Rm 13,9-10* cf. *1Jn 4,20*). Il est bien évident que cela est d'une extrême importance pour des hommes de plus en plus dépendants les uns des autres et dans un monde sans cesse plus unifié.

Allons plus loin: quand le Seigneur Jésus prie le Père pour que "tous soient un ..., comme nous nous sommes un" (*Jn 17,21-22*), il ouvre des perspectives inaccessibles à la raison et il nous suggère qu'il y a une certaine ressemblance entre l'union des personnes divines et celles des fils de Dieu dans la vérité et dans l'amour. Cette ressemblance montre bien que l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même (cf. *Lc 17,33*).

Respect de la personne humaine en pratique

27 Pour en venir à des conséquences pratiques et qui présentent un caractère d'urgence particulière, le Concile insiste sur le respect de l'homme: que chacun considère son

prochain, sans aucune exception, comme "un autre lui-même", tienne compte avant tout de son existence et des moyens qui lui sont nécessaires pour vivre dignement (Cf. *Jc 2,15-16*), et garde d'imiter ce riche qui ne prit nul souci du pauvre Lazare (Cf. *Lc 16,19-31*).

De nos jours surtout, nous avons l'impérieux devoir de nous faire le prochain de n'importe quel homme et, s'il se présente à nous, de le servir activement: qu'il s'agisse de ce vieillard abandonné de tous, ou de ce travailleur étranger, méprisé sans raison, ou de cet exilé, ou de cet enfant né d'une union illégitime qui supporte injustement le poids d'une faute qu'il n'a pas commise, ou de cet affamé qui interpelle notre conscience en nous rappelant la parole du Seigneur: "Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (*Mt 25,40*).

De plus, tout ce qui s'oppose à la vie elle-même, comme toute espèce d'homicide, le génocide, l'avortement, l'euthanasie et même le suicide délibéré; tout ce qui constitue une violation de l'intégrité de la personne humaine, comme les mutilations, la torture physique ou morale, les contraintes psychologiques; tout ce qui est offense à la dignité de l'homme, comme les conditions de vie sous-humaines, les emprisonnements arbitraires, les déportations, l'esclavage, la prostitution, le commerce des femmes et des jeunes; ou encore les conditions de travail dégradantes qui réduisent les travailleurs au rang de purs instruments de rapport, sans égard pour leurs personnalité libre et responsable: toutes ces pratiques et d'autres analogues sont, en vérité, infâmes. Tandis qu'elles corrompent la civilisation, elles déshonorent ceux qui s'y livrent plus encore que ceux qui les subissent et insultent gravement à l'honneur du Créateur.